

Léa Chauvel-Lévy
SIMONE



« Un premier roman tendre et intime,
Simone est une héroïne si forte et fragile.
La grande histoire d'amour d'une muse et d'un lion
dans le Paris des Années folles. À découvrir. »

Amandine Ardouin, Librairie Saint-Pierre

Simone

Léa Chauvel-Lévy

Simone

L^Éditions de
L^Ébservatoire

ISBN : 979-10-329-2125-8
Dépôt légal : 2021, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À lui

PREMIÈRE PARTIE

De son histoire avec Voldemar, il restait une tache de sang.

Un oiseau tapa de son bec au carreau. Simone se réveilla en sursaut, elle avait transpiré. L'anesthésie faisait toujours effet, elle ne sentait pas encore ses jambes bouger sous elle. La moitié basse de son corps semblait morte, inerte. Elle avait froid. Les draps à tordre glissaient, visqueux. Ils étaient brunâtres par endroits et laissaient entrevoir quelques caillots. Elle souleva la couverture et regarda ses cuisses, comme pour vérifier que tous ses membres étaient encore là. Le goût du vide lui était insupportable. Claudine, la faiseuse d'anges, était venue tôt ce matin pour retirer la tige qu'elle portait depuis deux jours. Une tige souple, métallique, qui avait décollé l'œuf de son utérus et percé la poche amniotique. Ses parents ignoraient tout. Elle avait quitté l'appartement familial pour dormir chez Bianca pour trois nuits.

Elle avait vingt-trois ans, elle risquait la prison. L'avortement était passé du délit au crime. L'opération avait été rapide, clandestine. Le curetage lui avait causé de grandes douleurs sourdes. Claudine avait eu des mots doux. Simone se souviendrait toute sa vie de sa voix tendre.

Simone, effrayée à la vue du sang, poussa un gémissement presque bestial semblable à la dernière plainte d'un chien avant de mourir. Voldemar entra, devancé par son effluve. Elle flairait les gens à cent mètres, elle était comme ça. Des intuitions de celles qu'ont les animaux. Sans un mot, il s'assit sur son lit et la serra à lui en couper la respiration.

- J'ai l'impression d'avoir été amputé d'un membre, déplora-t-il.

Elle aurait eu besoin de son soutien, d'un semblant de maîtrise de sa peine, qu'il dissimule son chagrin pour lui servir d'attelle. À la place de quoi, c'était la parabole des aveugles, il l'entraînait dans le fossé des âmes meurtries.

- Je vais rentrer, sagement, au domicile parental, dans cet appartement que j'ai déserté, et je tairai tout, ils ne sauront rien, personne ne saura rien.

Quelques heures plus tard, elle fit son sac, la gorge serrée. Claudine avait eu un dernier mot :

- Au début, on n'éprouve rien, on est sonné, mais la tristesse des avortements est pernicieuse, elle se déclare après coup.

Des millions de femmes avaient avorté en cette année 1920, lui avait dit Claudine pour la rassurer. Pourtant, jamais Simone n'avait ressenti plus grande solitude. Voldemar, qu'un programme d'échange avec la Sorbonne allait éloigner d'elle, partait pour les Amériques dans deux jours. Elle anticipait le manque. Elle allait rester seule, avec son secret, avec son ventre vide. Elle n'était plus que contours. Elle avait interdit le souffle à un être. Étouffé, mordu la vie à son commencement. Elle se figurait son intérieur comme une béance blanche. Un accident. Cela avait été un accident. Dans une autre vie, elle l'aurait gardé. Mais hors mariage, impensable. Elle avait choisi de le cacher à ses amis, de peur que cela ne remonte aux oreilles de ses parents. Elle était silence, arrachée à elle-même et bientôt à l'être aimé. Elle savait qu'elle garderait de cet épisode un souvenir détestable qui se tiendrait à ses côtés toute sa vie. Ou plutôt derrière elle, comme un fauve, prêt à surgir de l'obscurité à n'importe quel moment de désarroi. Désormais, elle craindrait toujours que ne refasse surface ce monstre et qu'il dispose d'elle comme d'une victime.

Dans sa détresse, elle ne pouvait plus tenir loin un autre souvenir, encore vivace, qui avait regagné du terrain depuis quelques

jours. Comme si ce fauve-là avait attendu qu'elle baisse sa garde, s'affaiblisse, pour mieux lui sauter à la gorge.

À treize ans, sur une route de campagne alors qu'elle allait chercher à vélo du pain au village, une ombre s'était approchée pour bientôt la dépasser. Elle avait senti une proximité menaçante. Mais il avait continué à pédaler. Puis s'était arrêté, net. Il l'avait attendue, pied à terre, et à mesure qu'elle roulait, elle voyait se préciser ses traits. Aujourd'hui encore, elle se souvenait de son rictus, de sa bouche entrouverte et des mots qui s'en étaient échappés.

- Viens par là.

Elle avait regardé le sol et foncé droit devant elle, avant de tomber et de s'égratigner le genou droit. En une fraction de seconde, il était sur elle. Son poids avait laissé une empreinte indélébile sur son corps et dix ans plus tard, elle sentait encore cette masse s'appesantir. Il avait arraché sa culotte, avait glissé sa main rugueuse sous sa jupe et l'instant d'après il était en elle. Elle n'avait ni hurlé ni crié. Deux minutes plus tard, elle s'était relevée, et elle avait senti un liquide visqueux couler entre ses jambes. Au loin, sur son vélo, il était cette silhouette horrifiante. Elle avait vomi sur elle. Mais elle avait continué son chemin jusqu'à la boulangerie, avait acheté deux baguettes et était rentrée en passant par la porte de derrière, pour ne pas se faire remarquer. Au premier étage, elle avait nettoyé le vomi qui avait commencé à durcir sur son chemisier de flanelle. L'odeur était acre et acide. Puis elle était redescendue, la tête bien sur les épaules. Le cœur lourd comme une stèle bretonne.

Le soir, elle trembla pendant de longues heures et le lit trembla avec elle. Les murs, froids, l'effrayaient, ils semblaient se rapprocher d'elle pour la réduire à néant. Et la silhouette revenait sans cesse pour s'abattre sur elle. Ce soir-là, elle comprit ce qu'était un bourreau.

Tous les ans, à la même période de l'année, Simone rechutait. Au creux de l'été, alors que d'autres perlaient de bonheur, elle tombait dans un trou et rien ne pouvait l'en sortir. Elle dormait d'un sommeil confus et délirant. Pendant ces terreurs nocturnes, il lui arrivait de pousser des cris de détresse sauvage. L'avenir lui apparaissait alors comme son pire adversaire. Tenir debout lui était impossible. On faisait chaque fois venir le médecin, mais il demeurait incapable de poser un diagnostic sur le mal qui rongait la jeune fille. Les matins la heurtaient de plein fouet. À son chevet, sa mère, infiniment magnanime, lui portait un bouillon que Simone jetait discrètement par la fenêtre. Elle s'émaciait, se vidait. Au fil des jours, les miroirs lui renvoyaient l'image d'une inconnue. Son corps fantomatique traversait le salon une fois par jour pour aller guetter la cohue de la rue. Aveuglée par la lumière, elle regagnait quelques minutes plus tard sa chambre, emportant avec elle un peu de vie que ses rétines avaient fugacement imprimée. Son père lui déposait sur le front des baisers chauds au goût de biscuit. Ce rituel et la rue étaient à eux deux les seuls sursauts d'apparente légèreté de ces journées blanches. Le pire, quand elle s'engouffrait dans ces profondeurs, était de ne plus rêver. Son cerveau lui semblait devenir du mortier, épais. Rien de l'extérieur ne pouvait plus y pénétrer, pas même les sons. Alors, elle se faisait violence et jouait quelques notes sur son piano pour faire persister le bruit du monde. Les accords la rappelaient jour après jour sur terre et, pas à pas, elle retrouvait l'équilibre.

* * *

Quelques heures après avoir quitté Claudine, Simone glissa la clé dans la serrure, avenue Niel, et se laissa aussitôt tomber sur

le fauteuil près du piano noir et raide. Sa mère, qui avait entendu grincer la porte, vint la trouver.

- Tu as fait bon séjour chez Bianca ? Tu as l'air épuisée, veux-tu un thé ?

Trop épuisée pour refuser, Simone accepta la tasse offerte par sa mère et se brûla en la portant trop vite à ses lèvres.

- On a tellement fait les folles ! C'était grisant, mais je ne rêve plus que d'une chose : mon lit.

Elle posa une main froide sur l'épaule de sa mère avant de se retirer dans sa chambre, le cœur plus lourd encore de ce mensonge tout juste proféré. Dans le couloir, son regard s'arrêta sur un portrait d'elle plus jeune. Elle contempla quelques secondes l'air doux, les pommettes saillantes, les lèvres ourlées et le regard impénétrable de cette petite fille qu'elle n'était plus. Elle s'endormit profondément et rêva qu'elle était devenue mère.

La température était étrangement basse ce matin. La brise se glissait entre les os. Le soleil n'avait pas encore gagné la rue et volait au-dessus des immeubles. Avenue Niel, Simone marchait d'un pas hésitant, aussi frêle qu'une feuille au vent. Au *Procopé*, les tables étaient encore vides. Elle observait les hommes sortis trop tôt de leur lit et fut prise d'un vertige : elle était sans chair. Toute sa vie, elle avait eu l'impression que les parois de son être étaient friables, trop légères pour exister et désormais, cela lui paraissait plus net encore : elle n'avait pas assez d'elle-même. Aujourd'hui, dans le tumulte de ses angoisses, elle s'était donné pour mission d'écrire à sa cousine Denise. Elle lui manquait à lui en serrer le cœur. Depuis quelque temps, elle lui écrivait chaque jour. Elle se jetait ainsi dans le monde par l'écriture, se sentait vivante sous sa plume. Ce matin, elle lui demandait de bien vouloir l'accueillir à Sarreguemines, « cet adorable petit trou lorrain ».

Son ventre brûlait d'angoisse. Et la tristesse, quand elle n'est pas autorisée à jaillir, se multiplie par la tristesse. Un voile entre elle et le monde obscurcissait son esprit et la vision qu'elle avait d'elle-même.

À 20 heures, elle arriva au *Certa*, passage de l'Opéra, le bas filé. Elle s'était forcée cent fois à sortir, se traînant par la manche pour éviter de macérer dans l'air devenu irrespirable de sa chambre. Elle espérait trouver dans une séance dada un peu de sève et de réconfort intellectuel. Tous ses amis ne juraient que par ces réunions, n'en manquant pas une. Mais ce soir, elle préféra y aller seule. Sur les murs de la ville, elle avait vu apparaître des « papillons », de la publicité où l'on pouvait lire des définitions du mot Dada. Elle en avait même un chez elle, punaisé au-dessus de son lit. En capitales, pour souligner plus encore l'urgence et l'importance du message, était imprimé : « DADA NE SIGNIFIE RIEN... »

Un homme moustachu qui paraissait avoir cent ans malgré son jeune âge monta sur une table bancale et déclama en mauvais orateur, pas avare en postillons :

– Lautréamont a tout compris : « La poésie doit être faite par tous. Non par un ! »

Foutaise, pensa Simone. Un homme derrière un texte et c'est bien assez. On lui demanda de distribuer des affiches. Des fadaïses : *Dada soulève tout. Dada connaît tout. Dada crache tout. Le ministère est renversé. Par qui ? Par Dada.* Elle refusa. Ils portaient tous des masques ridicules. Un certain Janco les avaient confectionnés. On lui en proposa plusieurs, elle n'en choisit aucun. Comment se faisait-il qu'autant de personnalités intéressantes deviennent, une fois réunies, aussi risibles ? Elle les méprisait, mais elle venait pour *comprendre* l'objet de son dédain. Sa franche détestation tenait sans doute largement au fait qu'elle n'aimait pas celui qui animait les séances : Tzara, un séditieux anarchiste, un Roumain, avait-elle appris par ses amis, qu'elle ne réussissait pas une seconde à prendre au sérieux. Son rire, un rire aigu de voix de tête, l'horripilait. Il avait un regard

noir, l'air un peu rosse. Toujours une cravate qui gondolait et une chemise pas repassée pour se donner l'air frondeur. Que pouvait-elle attendre de ces personnes qui se disaient « négativistes » ? Ils refusaient l'idée du progrès, se définissaient comme des « râleurs littéraires » et s'écriaient à tue-tête qu'ils désiraient abolir le désir. Avec, pour seule devise, la provocation immotivée. Ce qui, au mieux, amusait Simone ; au pire, l'agaçait.

Au fil de la soirée et d'une discussion avec l'un d'entre eux, au fond de la salle, elle adoucit son jugement : ils se réunissaient pour outrepasser la guerre qui avait émacié l'Europe. Neuf millions de morts. Huit millions d'invalides. Les essais littéraires étaient une tentative de réponse aux bombes qui avaient explosé. La guerre était partout et courait entre les lignes, mais ils n'en parlaient jamais directement. C'était un principe qu'ils s'étaient donné. La guerre était devenue la grande absente de leurs textes, mais, insidieusement, elle les régissait.

- Vous voyez Barbusse à qui l'on doit *Le Feu*, prix Goncourt il y a quelques années, vous vous en souvenez ? lui demanda Tzara, presque aimable. Eh bien c'est tout ce que nous ne voulons pas, ces grands récits réalistes sans réserve !

Mais il fallait les comprendre, peut-être, les écouter, leur donner une chance de la convaincre. L'anéantissement des valeurs les avait dissolus, il fallait rire maintenant ! Mais, sans doute, ne savait-elle pas. La tirant de ses pensées, un jeune homme s'avança vers elle, la cigarette aux lèvres.

- La pataphysique, ça vous dit quelque chose ? Eh bien nous en sommes le prolongement, amusez-vous un peu, laissez votre sourire crispé au vestiaire.

Elle se laissa entraîner au comptoir.

Tout avait commencé - Simone l'avait su par son amie Colette qui s'intéressait de près à ces réunions - à Zurich, quatre ans plus

tôt, autour du *Cabaret Voltaire* qui drainait avec lui une faune interlope d'artistes révoltés. Créé par un certain Hugo Ball, le traducteur de Rimbaud, le Cabaret avait dû fermer six mois après son ouverture après d'innombrables descentes de police. Aux murs – car ils n'avaient pas un kopek –, ils avaient accroché les tableaux de leurs amis Modigliani, Picasso, Matisse. Du premier, elle se souvenait d'avoir vu une toile qui l'avait marquée au salon de la Société des artistes indépendants. Elle en retenait des figures féminines, dénudées et lascives au bord de l'eau. Elle avait aimé cette huile ou plutôt sa subversion. Elle posait nue, elle aussi, pour son ami le peintre Jean Domergue qui disait trouver en elle un physique divin, suffisamment pour en faire le sujet de plusieurs de ses tableaux.

Cet objet théorique avait peu à peu gagné d'autres villes ; d'abord Zurich, New York puis Berlin, et plus tard Paris, grâce à Tzara qui s'y était installé. Ce même Tzara à qui l'on devait un manifeste dada ayant fait grand bruit jusqu'à Paris.

Il était tard, la nuit était tombée et avec elle sa cape brune. Sur le chemin du retour, Simone parlait seule. Tzara l'avait agacée. Son poème *Le Géant blanc lépreux du paysage* l'avait étourdie de maladresse. Lors d'un passage bouffon, il s'était écrié « les bateaux nfoùnfa nfoùnfa nfoùnfa je lui enfonce les cierges dans les oreilles ». Elle ne se souvenait plus de la suite mais c'était un amphigouri qui l'avait copieusement excédée. Suffisamment pour se demander si elle y remettrait les pieds. Ils parlaient tous trop fort, à l'en décourager d'écouter. Elle avait été déçue, comme lorsque le fantasme laisse place, trop vite, à la réalité.

- Je dois réfléchir, j'ai besoin de temps, Simone.

La pénombre de l'appartement jetait sur eux une triste lumière. Elle se sentait laide. Ils entendirent un cheval passer.

- Venez vous promener avec moi, André.

Il réfléchit, s'assit et, pensif, accepta.

- Où ?

Le ton s'était adouci. Simone laissait voguer son regard sur les vaguelettes en contrebas. La Seine était grise. Et sous son crâne, la houle. Elle se risqua à lui prendre la main.

- Je vous ai cherché à la dernière séance dada. Et puis j'ai couru jusque chez vous.

- Bianca m'a dit que vous étiez en froid, il ne faut pas rester fâché. Les conflits mènent au degré zéro de la vie. Appelez-la.

- Je le ferai. Elle me manque. Mais sans son indiscretion nous serions toujours ensemble. Quel besoin elle avait de vous raconter cet épisode intime de ma vie. Je n'avais pas envie de pathos. Pas envie de vous mêler à ce passé. Que j'ai avorté ne vous regarde pas. Et l'apprendre par quelqu'un d'autre a dû vous être terrible.

- Vous avez dû bien souffrir, mon oiseau, prononça-t-il tout bas.

- Et tout ce temps où je n'étais plus votre oiseau, j'étais un affreux vautour, perdu et affamé.

- Venez, Simone, remontons.

Ils avaient à peine quitté l'appartement qu'ils le regagnèrent. Et doucement, André enleva le pardessus de Simone, le fit glisser délicatement sur ses épaules. Ôta son chandail, lui défit lentement ses lacets. D'un geste sûr, viril, lui détacha sa jupe. À genoux, il enfouit sa bouche entre ses cuisses. Il la caressait du bout des doigts. Effleurait le grain de sa peau, si douce, si tendre. À son contact, elle eut la chair de poule. Des larmes coulaient sur leurs visages chauds. Ils ne se voyaient plus mais sentaient

tout. Comme deux aveugles, ils se touchaient, au hasard, ici un nez, ici une bouche. Il l'allongea, les os de Simone craquèrent. Nue, elle était belle. Rosée. Encore un peu fragile. Leurs souffles étaient à présent accordés. Et, comme s'ils ne se furent jamais quittés, ils se remirent à voir le monde des mêmes yeux. Ils pleuraient ensemble, ne cessaient de pleurer. Pour la première fois, elle vit son sexe. Tendue, se déportant un peu sur la droite. Une goutte de son excitation affleurait. Le liquide perlait, elle le but. Elle lui maquilla le sexe de sa bouche rouge, ils étaient allongés sur le sol, un peu froid. Le parquet grinçait en réponse à leurs gestes. Ils n'étaient pas lourds, ils lévitaient du bonheur de leurs retrouvailles. Les larmes s'étaient arrêtées de couler. Elle sentit un doigt se glisser en elle, elle était moite, il n'avait pas de mal à glisser. Il lécha ses tétons, les aréoles se durcirent sous sa langue. Une heure où les mains remplacèrent les mots. Le plafond, les murs, n'existaient plus, seul le ciel les bénissait. Une pluie fine tombait, faisant chanter les fenêtres. Les confinant, les autorisant à rester mille ans, nus et seuls.